

MAURICE BROËNS

## LES NOMS PROPRES WISIGOTHS DANS LA "CHANSON DE ROLAND"

Les diverses observations que je viens exposer, les unes d'ordre onomastique, les autres d'ordre historique et archéologique, ne sont pas toutes inédites, mais comme leur rapprochement me paraît susceptible de servir à l'exégèse historique de la *Chanson de Roland*, je les verse sous leur forme brute au dossier de la question de Roncevaux, sans préjuger des déductions auxquelles elles se prêteront.

La première de ces observations m'a déjà fourni la matière d'une communication, en 1958, au VI<sup>e</sup> Congrès International des Sciences Onomastiques, à Munich. Sous le titre *L'anthroponymie des Sarrasins dans les chansons de geste*, j'ai rappelé alors cette anomalie, depuis longtemps remarquée, que les noms des personnages présentés comme infidèles — païens, géants, brigands, magiciens et autres «sarrasins» — sont, à peu d'exceptions près, étrangers à l'onomastique arabe de même qu'à celle des Vascons, comme si, en dehors de Mahomet, Soliman et Saladin, le monde musulman avait été pratiquement inconnu des trouvères. J'ai ensuite entrepris d'analyser ces anthroponymes où l'on a généralement voulu voir des créations fantaisistes lorsqu'ils n'ont pas été tirés de réminiscences bibliques, ou de l'antiquité grecque ou du répertoire latin. En fait, ils sont construits, pour la plupart, à la manière des noms franciques, par association de deux thèmes monosyllabiques. Ces derniers proviennent, pour une part, de la décomposition arbitraire de noms honnis par les chrétiens, tels que BELZEBUS, LUCIFIER, MAHOMET, SALADIN, SARRASIN, et, pour une autre part, de mots évoquant la trahison ou la damnation : mal, faux, enfer, ténèbres, cornes, etc. L'accouplement de thèmes tirés des uns et des autres a donné LUCIBUS, LUCIABEL, CORNEBU, CORNEMONT, CORNUMERANT, MACHABRE, MALIGNANT, FERNAGANT, FERNAGOZE, FAUSERON, et une multitude d'au-

tres noms où interviennent aussi, et plus souvent encore, des éléments fournis par une onomastique bien connue, celle des Germains orientaux ou, plus précisément, des Gots. Il n'y a pas lieu de s'étonner de voir ceux-ci logés à la même enseigne que Lucifer : leur arianisme avait été tenu par les Francs, durant près de deux siècles, pour la pire des mécréances.

Inusités et incompris en pais franc, les thèmes appartenant au germanique oriental s'y sont altérés souvent au point de devenir difficilement reconnaissables, mais leur identification ne peut prêter à aucun doute lorsqu'on les retrouve dans des noms de personnages ayant illustré l'histoire ou la légende gotique avant de passer pour sarrasins dans la tradition recueillie par les trouvères. Ainsi, CANART, CANABART, CANEBEL, resteraient énigmatiques pour le philologue si CANABAUT, nom d'un frère de Baligant, et CANEMON, désignant un roi sarrasin d'Afrique, n'étaient des formes à peine altérées de deux anthroponymes bien attestés, le premier, Cannabaudes, porté par un condottiere got avec qui Aurélien eut maille à partir sur le Danube vers 270, le second, Cannamunds, moins illustre mais figurant néanmoins dans les annales de la nation gotique antérieures à la fondation du royaume de Toulouse. De même, le roi de Belferne, AMALRI, homonyme du fils d'Alaric II et de plusieurs personnages de la cour de Toulouse, de Narbonne ou de Tolède, s'identifie-t-il peut-être avec l'un de ceux-ci dont le souvenir, assurément très vague, a inspiré en outre la formation de noms tels que AMALBRIN, AMAUDANS, AMAUDROS, AMALGRÉ, pour la désignation de personnages imaginaires qu'il fallait que l'on reconnût d'emblée comme ennemis des Francs et, par conséquent, des chrétiens.

L'intention de caractériser les infidèles en leur donnant un nom de consonnance gotique apparaît aussi dans le choix du second élément, lorsque le premier est fantaisiste : -MONT ou -MONDE, par exemple, dans BRAMIMONDE, DANEMONT, FINEMONT ; -RÉ pour -riks, dans YSORÉ, MALATRÉ, SORBARÉ, CORSABRÉ ; -GOZ ou -CU pour -gauto ; -OFLE pour -wulf, etc. Souvent, le nom paraît totalement aberrant, mais alors il affecte le suffixe -ANT qui ne peut être que la désinence masculine du gotique -a, mise au cas régime, -ane, et qui s'opposait à la désinence -o, -one des noms francs correspondants : ainsi, tandis que AQUILON désigne un baron chrétien, AQUILANT révèle un «Sarrasin».

Le répertoire gotique tient donc une place essentielle dans l'onomastique des infidèles de tout acabit de nos chansons de geste ; malheureusement, je ne puis en donner ici qu'un aperçu très limité. Dans la seule *Chanson de Roland*, où pourtant il est moins riche ou

plus méconnaissable que dans *Anséis de Carthage*, *Aliscans*, le *Covenant Vivien*, *Les Enfances Vivien*, ce répertoire comporte un certain nombre de noms bien attestés en gotique : ceux de TURGIS comte sarrasin de Tortelose, d'ADELROTH neveu de Marsile, des païens ESTURGUZ et VALDABRUN, de l'émir GALAFER, de MARCULES l'écuier de Baligant, de JOÏMER et de GARLAN conseillers de Marsile, de TORLEU le roi persan, se retrouvent parfois en toutes lettres dans l'histoire des Wisigots antérieure à la conversion de Recared : Thorgis, Adalhrod, Austrogauto, Waldabrunus, Walafrius, Markwulf, Godimir, Gairila, Thorila. On s'attendrait alors à voir, dans les protagonistes de la geste, des avatars des acteurs les plus marquants du drame de la nation gotique. Je confesse que cette présomption est déçue ; cependant, le premier thème de BALIGANT, attesté d'autre par dans BALISTANT et BALUFRÉ qui son vraisemblablement des altérations de Waldestein et de Walafrius, peut fort bien être ramené à GAL-, puis à WAL- : il existe, en effet, une variante, GALIGANS, du nom du Sarrasin qui affronta Charlemagne, et la latinisation des noms gotiques donnait couramment BALA- et BALDE- pour WALA- et WALDE-. Quant à -IGANT, qui tient lieu de second thème, je pense qu'il représente le suffixe collectif *-ing*, avec une désinence parasite qui serait le cas régime roman *-ane*. BALIGANT, dont les variantes BALLIGANT et BALINGANT permettent de postuler un prototype \**Wal-ling*, collectif de Wallia, aurait donc désigné l'ensemble de la nation wisigote plutôt qu'un personnage déterminé. La même observation s'applique aussi fort bien à TERVAGANT, que les variantes TERVIGANT, TRIVIGANT, ramènent au prototype *Trigging* ou *Terwing*, nom générique et mythique des Wisigots. La «gent Tervagant», expression que l'on trouve dans plusieurs épopées, signifierait donc «le peuple wisigot». Mais, lorsque ces poèmes furent composés, le processus de dérivation *-ing -ane* était tout à fait oublié, et ainsi la finale -GANT n'a plus été qu'un des nombreux signes onomastiques distinctifs des «Sarrasins» : de là toute une série de noms fantaisistes comme ALIGANT, MALIGANT, FERNAGANT, URGANT, ESTORGANT, ADRAGANT.

Il est significatif qu'aucun des noms les plus courants dans les chartes de l'Espagne de la Reconquête ne figure parmi ceux que j'ai pu relever, dans la *Chanson*, comme appartenant au répertoire gotique. Ceux-ci, par conséquent, ont dû entrer dans la tradition épique française bien avant la chute du royaume de Tolède. Peu à peu ils se sont déformés, par le jeu de l'attraction paronymique ou simplement par les pataquès auxquels sont toujours exposés les mots étrangers, et, en même temps, ils se sont abstraits de toute image humaine pré-

cise : on s'est seulement souvenu que ces noms avaient été portés par des hétérodoxes, c'est à dire, pour l'opinion du XII<sup>e</sup> siècle, par des infidèles.

Il reste à savoir comment avait pu s'invétérer entre les Francs et les Wisigots une inimitié telle que ceux-ci fissent figure de «bête noire traditionnelle» aux yeux des premiers, même après que les authentiques Sarrasins, les Vikings et les Hongrois eussent ravagé la Gaule durant près de deux siècles. Certes, les chansons de geste, et particulièrement celle de Roland, mentionnent aussi comme infidèles des peuples tout à fait étrangers à l'Espagne, Slaves et Tartares qui, à une époque récente alors, avaient harcelé les marches orientales de la Germanie ; mais les noms individuels prêtés aux personnages qui les représentent sont gotiques, au moins de consonnance.

L'histoire de haut moyen âge montre bien un antagonisme à peu près chronique entre les souverains mérovingiens et wisigots. Pourtant, le contexte de crise dans lequel s'insèrent les faits homologués reste fort mal connu, et c'est par une suite de recoupements que l'on arrive à reconstituer des événements passés sous silence, ou que des chroniques mineures, en peu de mots, laissent à peine entrevoir. Je me réfère ici, notamment, à la campagne que «cinq rois francs», dont Childebart et Clotaire, entreprirent outre Pyrénées en 542, «*cum infinitis copiis*» selon l'expression d'Isidore de Séville confirmée par la *Vita Droctovei* et les *Gesta regum francorum*. La plupart des historiens francs et wisigots sont aussi d'accord sur la profondeur de la pénétration des envahisseurs qui, selon Aimoin, auraient pris Tolède et, d'après la Chronique d'Albelda confirmée par la *Chronologia et series regum Wisigothorum*, seraient parvenus jusqu'au Miño. L'histoire intérieure du royaume suève présente, à cette même époque, des à-coups que peut seule expliquer une immigration franque, dont la toponymie a d'ailleurs conservé des traces manifestes. Mais les chroniqueurs francs n'ont retenu de cette expédition qu'un seul épisode, qui a trait au siège de Saragosse, et, sur les péripéties ultérieures, ils s'en tiennent à quelques termes évasifs, d'une courtisane prudence. Grégoire de Tours prétend que «... *adquisitam maximam Hispaniae partem, cum magnis spoliis in Gallis redierunt*», tandis que Isidore de Séville rapporte ainsi le retour en Gaule des envahisseurs : «*[Theudisclus]... prece atque ingenti pecunia oblata, viam fugae hostibus residuis unius diei noctisque spatio praebuit. Caetera infelicitum turba, cui transitus collati temporis non occurrit, Gothorum, perempte gladio concidit.*» Ce qui revient à dire que l'arrière-garde de l'armée franque fut surprise

et massacrée au passage d'un port des Pyrénées, à la suite de quelque sordide marché entre un chef de celle-ci et le lieutenant de Theudis. Le col n'est pas désigné, mais toutes les circonstances de cette campagne montrent qu'il ne peut s'agir que d'un port des Pyrénées occidentales.

Les opérations militaires s'étaient-elles déroulées toutes au sud des Pyrénées? N'avaient-elles pas commencé par un essai d'incursion en Septimanie, indépendamment des entreprises de Theodebert sur cette province gotique? Sachant que la possession de Carcassonne n'a cessé d'être disputée entre les Francs et les Wisigots durant tout le VI<sup>e</sup> siècle, on est fondé à supposer que c'est à un sac de cette ville par quelque lieutenant de Childeburt et de Clotaire que se rapportent les vers 382 à 388 de la *Chanson de Roland*, attribuant au héros un tel acte de guerre dont Carcassonne n'a pu être le théâtre après les campagnes de Pépin dans le midi de la Gaule.

Une fois encore, je ne prétends pas opposer une nouvelle thèse à tant d'autres; je me demande seulement si les épisodes où la tradition épique a fait intervenir Charlemagne et Roland n'ont pas été plus ou moins déformés par des réminiscences des vieilles querelles entre Wisigots et Mérovingiens.

Ayant achevé mon exposé sur ce point d'interrogation, je crois devoir ouvrir une parenthèse pour signaler un fait archéologique peu connu. On sait que, après la mort de Waïfre, un certain Hunald, en 768, a soulevé de nouveau l'Aquitaine.

Bientôt acculé par Charles et Carloman, le partisan se serait réfugié auprès de Loup II, duc de Gascogne, et là on perd sa trace quoique Eginhard prétende que Loup aurait livré son hôte aux princes francs — ce que semble infirmer la charte d'Alaon selon laquelle le guet-apens de Roncevaux aurait été dressé par le même duc. Quoiqu'il en soit, quelques années après que Hunald se fût réfugié chez les Vascons, ceux-ci tendirent aux Francs la fameuse embuscade où Roland devait périr.

Or, il existe dans les Pyrénées ariègeoises, à cinq kilomètres du port de Siguer, où l'on franchit la frontière andorrane à 2.378 mètres d'altitude, un site appelé la Hunarde, formant seuil entre les vallées de Siguer et d'Aston, et commandant un chemin qui semble avoir été fréquenté depuis les temps préhistoriques quoiqu'il ne soit praticable chaque année que durant six mois environ. Par le Val d'Ordino et la crête qui sépare les deux vallées précitées, ce chemin relie en ligne droite le bassin du Segre à celui de l'Ariège: c'est, de Saragosse à Narbonne, la route la plus directe et l'une des plus logiques que propose la topographie. Par sa situation, la Hunarde a

donc une valeur stratégique incontestable. Mais, en outre, elle s'est toujours signalée aussi à l'attention des bergers et des contrebandiers par les ossements et les armes de fer, haches, lances, épées, que l'on y met au jour, à peine gratte-t-on le sol. On croit dans la région que c'est là le champ d'une bataille entre « Français et Espagnols ». L'archéologue toulousain Barrière-Flavy avait été si vivement intéressé par ce que l'on en disait encore au début de ce siècle que, malgré son grand âge, il s'était fait conduire à la Hunarde pour y pratiquer des fouilles. Mais le temps s'étant gâté, il avait dû redescendre sans avoir rien pu faire.

Il est très vraisemblable que l'éponyme de ce lieu inhabitable — dont l'altitude est de 2.250 mètres — n'est autre que le champion irréductible de l'Aquitaine contre les Carolingiens. En tout cas, les montagnards de cette partie de la chaîne étaient des Vascons, comme en témoigne la toponymie, et il est loisible de croire qu'ils étaient des féaux de Loup II quoique leur territoire fut en dehors de la Vasconie indépendante, telle que les historiens la limitent sur la foi des chartes. Par l'examen des armes qui gisent à la Hunarde, on pourrait facilement s'assurer si c'est à des guerriers de Charlemagne qu'elles ont appartenu ; peut-être reconnaîtrait-on aussi les circonstances du combat.

Quoi qu'il en soit, alors que certains noms géographiques de la *Chanson de Roland* mettent en cause la Navarre et les ports occidentaux des Pyrénées, plusieurs autres se rapportent au trajet espagnol de la route qui, de Saragosse, monte à Narbonne par la Hunarde. C'est d'abord PINE, la terre prise par Roland : son identification avec la localité de Pina, sur la rive gauche de l'Ebre, au seuil des Monegros, à une trentaine de kilomètres en aval de Saragosse, ne paraît soulever aucune difficulté. Puis MUNIGRE, le pays de Chernuble, que les vers 979 à 983 décrivent ainsi : « le soleil n'y luit pas, le blé n'y peut pas croître, la pluie n'y tombe pas, la rosée ne s'y forme pas, il n'y a pierre qui ne soit toute noire, plusieurs disent que c'est la demeure des diables », est vraisemblablement cette région désertique et désolée des Monegros qui s'étend jusqu'au confluent du Segre. La vallée de cet affluent devait tenir un rôle aussi important que celui de l'Ebre dans la tradition qui a fourni les éléments dont devait être composé le poème, car, des deux hydronymes facilement confondus le trouvère a fait le « SEBRE ». En tout cas, la ville mentionnée sous le nom de BALASGUED au vers 200 est sans nul doute Balaguer sur le Segre. Le mont Sivil, et les bourgades de Sort et de Sorpe confinant au Sobrarbe ou bassin supérieur du Cinca, affluent du Segre, rappellent étrangement le pays

de SIBILIE, fief du sarrasin Margariz, et les ethniques SORZ et SORBRES. Dans la pensée du trouvère, ces noms ont sans doute désigné Séville et le peuple des Sorabes, car ils étaient vraiment exposés à subir une attraction paronymique, mais il est fort possible que la tradition les ait tirés de la région au nord-ouest de Lérída.

La valeur de ces identifications hypothétiques serait confirmée si le site de la Hunarde pouvait vraiment être rattaché au théâtre des campagnes carolingiennes en Espagne.

Je suggère donc à la Société Rencesvals de faire pratiquer, ou de couvrir de ses auspices, les fouilles que semble mériter cet énigmatique champ de bataille.